

LUCILE. Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton temps pour de telles saillies !
Enfin, je suis touchée au cœur sensiblement ;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurais tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance
(Car le ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger) ;
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, surtout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime ;
Et même, si mon cœur était pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,
Et tienne, comme il faut, la main à ma colère.

MARINETTE. Vraiment, n'avez point peur, et laissez faire à nous,
J'ai pour le moins autant de colère que vous ;
Et je serais plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie...
S'il vient...

SCÈNE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT. Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le précepteur : je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascanie,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCÈNE VI.

ALBERT.

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité !
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice,
Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice,
Et, quand je vois les maux où je m'étais plongé,
Je voudrais à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre et misère jetée :
Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle :
« Las ! vous ne savez pas ? Vous l'a-t-on annoncé ?
Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé. »
Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
Ah !

SCÈNE VII.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

MÉTAPHRASTE. *Mandatum tuum curo diligenter.*

ALBERT. Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE. Maître est dit à magis ter.
C'est comme qui dirait trois fois plus grand.

ALBERT. Je meure

Si je savais cela. Mais soit, à la bonne heure.
Maître, donc...

MÉTAPHRASTE. Poursuivez.

ALBERT. Je veux poursuivre aussi :
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
Mon fils me rend chagrin : vous savez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.
MÉTAPHRASTE. Il est vrai : *filio non potest præferri
Nisi filius.*

ALBERT. Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble.
Je vous crois grand latin et grand docteur juré ;
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré ;
Mais, dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journallement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon faible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE. Soit.

ALBERT. A mon fils l'hymen me paraît faire peur ;

E t, sur quelque parti que je sonde son cœur,

Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE. Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,

Dont avec Atticus le même fait sermon.

Et comme aussi les Grecs disent, *Athanaton*...

ALBERT. Mon Dieu ! maître éternel, laissez là, je vous prie,

Les Grecs, les Albanais, avec l'Esclavonie,

Et tous ces autres gens dont vous voulez parler ;

Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE. Eh bien donc, votre fils ?

ALBERT. Je ne sais si dans l'âme

Il ne sentirait point une secrète flamme ;

Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu ;

Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE. Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,

Un endroit écarté, *latinè, secessus* ;Virgile l'a dit : *Est in secessu... locus*.

ALBERT. Comment aurait-il pu l'avoir dit, ce Virgile,

Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'était lors que nous deux ?

MÉTAPHRASTE. Virgile est nommé là comme un auteur fameux

D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous dites.

ALBERT. Et moi je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin

De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE. Il faut choisir pourtant les mots mis en usage

Par les meilleurs auteurs : *Tu vivendo bonos,*
Comme on dit, *scribendo sequare peritos.*

ALBERT. Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

MÉTAPHRASTE. Quintilien en fait le précepte...

ALBERT. Soit du causeur.

MÉTAPHRASTE. Et dit là-dessus doctement

Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT. Je serai le diable qui t'emporte,

Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce muile une application !

MÉTAPHRASTE. Mais qui cause, seigneur, votre inflammation ?

Que voulez-vous de moi ?

ALBERT. Je veux que l'on m'écoute,

Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE. Ah ! sans doute :

Vous serez satisfait s'il ne tient qu'à cela :

Je me tais.

ALBERT. Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE. Me voilà

Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT. Tant mieux.

MÉTAPHRASTE. Que je trépassé

Si je dis plus mot.

ALBERT. Dieu vous en fasse la grâce !

MÉTAPHRASTE. Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT. Ainsi soit-il !

MÉTAPHRASTE. Parlez quand vous voudrez... J'y vais.

ALBERT. Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT. C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE. Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT. Je le crois.

MÉTAPHRASTE. J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT. Suffit.

MÉTAPHRASTE. Dès à présent je suis muet.

ALBERT. Fort bien.

MÉTAPHRASTE. Parlez ; courage, au moins ! je vous donne audience.

Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :
Je ne deserre pas la bouche seulement.

ALBERT (à part). Le traître !

MÉTAPHRASTE. Mais, de grâce, achevez vite ment,
Depuis longtemps j'écoute ; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT. Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE. Eh ! bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais ?

Partageons le parler, ou le moins, ou je m'en vais.

ALBERT. Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE. Quoi ! voulez-vous poursuivre ?

Ce n'est pas encor fait ? *Per Jovem*, je suis ivre !

ALBERT. Je n'ai pas dit...

MÉTAPHRASTE. Encor ? Bon Dieu, que de discours !

Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALBERT. J'enrage.

MÉTAPHRASTE. Derechef ? Oh ! l'étrange torture !

Eh ! laissez-moi parler un peu, je vous conjure ;

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas

D'un savant qui se tait.

ALBERT. Parbleu ! tu te taisas.

SCÈNE VIII.

MÉTAPHRASTE.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse

D'un philosophe : Parle, afin qu'on te connaisse.

Doncques, si de parler le pouvoir m'est ôté,

Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.

Me voilà pour huit jours avec un mal de tête...

Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés !

Mais quoi ! si les savants ne sont pas écoutés,

Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,

Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose ;

Que les poules dans peu dévorent les renards ;

Que les jeunes enfants remontent aux vieillards ;

Qu'à poursuivre les loups les agelets s'ébattent ;

Qu'un fou fasse les lois ; que les femmes combattent ;

Que par les criminels les juges soient jugés,

Et par les écoliers les maîtres fustigés ;

Que le malade au sain présente le remède ;

Que le lièvre craintit...

SCÈNE IX.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

Albert sonne, aux oreilles de Métaphraсте, une cloche de mulet, qui le fait fuir.

MÉTAPHRASTE (fuyant). Miséricorde ! à l'aide !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remède plus prompt où j'ai su recourir,

C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
A notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé :
L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre friperie.
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter : et, de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.
(Il frappe à la porte d'Albert.)

SCÈNE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT. Qui frappe ?

MASCARILLE. Ami.

ALBERT. Oh ! oh ! qui te peut amener,

Mascarille ?

MASCARILLE. Je viens, monsieur, pour vous donner

Le bonjour.

ALBERT. Ah ! vraiment, tu prends beaucoup de peine

(Il s'en va.)

De tout mon cœur, bonjour.

(Il heurte.)

MASCARILLE. La réplique est soudaine.

Quel homme brusque !

ALBERT. Encor ?

MASCARILLE. Vous n'avez pas oui,

Monsieur...

ALBERT. Ne m'as-tu pas donné le bonjour ?

MASCARILLE. Oui.

ALBERT. Eh bien ! bonjour, te dis-je.

(Il s'en va, Mascarille l'arrête.)

MASCARILLE. Oui, mais je viens encore

Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT. Ah ! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé

De me saluer ?

MASCARILLE. Oui.

ALBERT. Je lui suis obligé.

Va, que je lui souhaite une joie infinie.

(Il s'en va.)

MASCARILLE. Cet homme est ennemi de la cérémonie.

Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment :

Il voudrait vous prier d'une chose instamment.

ALBERT. Eh bien ! quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE (l'arrêtant). Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.

Il souhaite un moment pour vous entretenir

D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT. Eh ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige

A me vouloir parler ?

MASCARILLE. Un grand secret, vous dis-je,

Qu'il vient de découvrir en ce même moment,

Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.

Voilà mon ambassade.

SCÈNE III.

ALBERT.

O juste ciel ! je tremble :

Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.

Quelque tempête va renverser mes desseins,

Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.

L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,

Et voilà sur ma vie une tache éternelle.

Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité

Se peut cacher longtemps avec difficulté !

Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,

Suivre les mouvements d'une peur légitime,

Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois

De rendre à Polidore un bien que je lui dois ;

De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,

Et faire qu'en douceur passât toute la chose !

Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison ;

Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE (les quatre premiers vers sans voir Albert).
S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne sais qu'en attendre ; et je crains fort du père
Et la grande richesse et la juste colère.
Mais je l'aperçois seul.

ALBERT. Ciel ! Polidore vient.

POLIDORE. Je tremble à l'aborder.

ALBERT. La crainte me retient.

POLIDORE. Par où lui débiter ?

ALBERT. Quel sera mon langage ?

POLIDORE. Son âme est tout émue.

ALBERT. Il change de visage.

POLIDORE. Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.

ALBERT. Hélas ! oui.

POLIDORE. La nouvelle a droit de vous surprendre,

Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT. J'en dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE. Je trouve condamnable une telle action ;

Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT. Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE. C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT. Il faut être chrétien.

POLIDORE. Il est très-assuré.

ALBERT. Grâce, au nom de Dieu ! grâce, ô seigneur Polidore !

POLIDORE. Eh ! c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT. Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE. Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT. Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE. Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT. Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE. Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT. Pardon, encore un coup !

POLIDORE. Hélas ! pardon vous-même !

ALBERT. J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE. Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT. J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE. Hélas ! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT. Conservons mon honneur.

POLIDORE. Eh ! oui, je m'y dispose.

ALBERT. Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE. Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez :

De tous ces intérêts je vous ferai le maître ;

Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT. Ah ! quel homme de Dieu ! Quel excès de douceur !

POLIDORE. Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT. Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

POLIDORE. Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT. Embrassons-nous en frères.

POLIDORE. J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort

Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT. J'en rends grâce au ciel.

POLIDORE. Il ne vous faut rien feindre,

Votre ressentiment me donnait lieu de craindre ;

Et Lucile tombée en faute avec mon fils ;

Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

ALBERT. Eh ! que parlez-vous là de faute et de Lucile ?

POLIDORE. Soit, ne commençons point un discours inutile,

Je veux bien que mon fils y treme grandement :

Même, si cela fait à votre allègement,

J'avourai qu'à lui seul en est toute la faute ;

Que votre fille avait une vertu trop haute

Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,

Sans l'incitation d'un méchant suborneur ;

Que le traître a séduit sa pudeur innocente,

Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.

Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,

Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,

Ne ramentevous rien, et réparons l'offense

Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT (à part). O Dieu ! quelle méprise ! et qu'est-ce qu'il m'apprend !

Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.

Dans ces divers transports je ne sais que répondre ;

Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE. A quoi pensez-vous là, seigneur Albert ?

ALBERT. A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.

Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCÈNE V.

POLIDORE.

Je lis dedans son âme, et vois ce qui le presse.

A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,

Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.

L'image de l'affront lui revient ; et sa fuite

Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.

Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.

Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :

La douleur trop contrainte aisément se redouble.

Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI.

POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE. Enfin, le beau mignon, vos beaux déportements

Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments ;

Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,

Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALÈRE. Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?

En quoi mériter tant le courroux paternel ?

POLIDORE. Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,

D'accuser un enfant si sage et si paisible !

Las ! il vit comme un saint ; et dedans la maison

Du matin jusqu'au soir il est en oraison !

Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,

Et fait du jour la nuit : ô la grande imposture !

Qu'il n'a considéré père ni parenté,

En vingt occasions : horrible fausseté !

Que de fraîche mémoire un furtif hyménée

A la fille d'Albert a joint sa destinée

Sans craindre de la suite un désordre puissant :

On le prend pour un autre ; et le pauvre innocent

Ne sait pas seulement ce que je veux lui dire !

Ah ! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyre,

Te croisais-tu toujours ? et ne pourrai-je pas

Te voir être une fois sage avant mon trépas ?

VALÈRE (seul, rêvant).

D'où peut venir ce coup ? mon âme embarrassée

Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.

Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu :

Il faut user d'adresse et me contraindre un peu

Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE. Mascarille, mon père,

Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE. Il la sait ?

VALÈRE. Oui.

MASCARILLE. D'où diantre a-t-il pu la savoir ?

VALÈRE. Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir ;

Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,

Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.

Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux ;

Il excuse ma faute, il approuve mes feux ;

Et je voudrais savoir qui peut être capable

D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.

Je ne puis l'exprimer l'aïse que j'en reçois.

MASCARILLE. Et que me diriez-vous, monsieur, si c'était moi

Qui vous eût procuré cette heureuse fortune ?

VALÈRE. Bon, bon ! tu voudrais bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE. C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,

Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE. Mais, là, sans te railler ?

MASCARILLE. Que le diable m'emporte

Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte.

VALÈRE (mettant l'épée à la main).

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement

Tu n'en vas recevoir le juste paiement !

MASCARILLE. Ah ! monsieur ! qu'est-ce ci ! Je défends la surprise.

VALÈRE. C'est la fidélité que tu m'avais promise ?

Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué

Le trait que j'ai bien cru que tu m'avais joué.

Traître, de qui la langue à causer trop habile

D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,

Qui me perds tout à fait, il faut, sans discourir,

Que tu meures.

MASCARILLE. Tout beau ; mon âme pour mourir

N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,

Attendre le succès qu'aura cette aventure.

J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler

Un hymen que vous-même aviez peine à céler.

C'était un coup d'Etat ; et vous verrez l'issue

Condanner la fureur que vous avez conçue.

De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits

Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,

Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?

VALÈRE. Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

MASCARILLE. Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.

Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.

Dieu fera pour les siens ; et, content dans la suite,

Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALÈRE. Nous verrons. Mais Lucile...

MASCARILLE. Halte : son père sort.

SCÈNE VIII.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT (les cinq premiers vers sans voir Valère).

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,

Plus je me sens piqué de ce discours étrange

Sur qui ma peur prenait un si dangereux change :

Car Lucile soutient que c'est une chanson,

Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon...

Ah ! monsieur ! est-ce vous de qui l'audace insigne

Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne ?

MASCARILLE. Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,

Et contre votre genre ayez moins de courroux.

ALBERT. Comment, genre ? Coquin ! tu portes bien la mine

De pousser les ressorts d'une telle machine,

Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE. Je ne vois rien ici à vous mettre en fureur.

ALBERT. Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille

Et faire un tel scandale à toute ma famille ?

MASCARILLE. Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT. Que voudrais-je, sinon qu'il dit des vérités ?

Si quelque intention le pressait pour Lucile,

La recherche en pouvait être honnête et civile ;

Il fallait l'attaquer du côté du devoir,

Il fallait de son père implorer le pouvoir,

Et non pas recourir à cette lâche feinte

Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE. Quoi ! Lucile n'est pas sous des liens secrets

A mon maître ?

ALBERT. Non, traître ; et n'y sera jamais.

MASCARILLE. Tout doux : et s'il est vrai que ce soit chose faite,

Voulez-vous l'approuver, cette chaîne secrète ?

ALBERT. Et s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,

Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

VALÈRE. Monsieur, il est aisé de vous faire paraître

Qu'il dit vrai.

ALBERT. Bon ! voilà l'autre encor, digne maître

D'un semblable valet. Oh ! les menteurs hardis !

MASCARILLE. D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALÈRE. Quel serait notre but de vous en faire accroire ?

ALBERT (à part). Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE. Mais venons à la preuve ; et, sans nous quereller,

Faites sortir Lucile, et la laissez parler.

ALBERT. Et si le démenti par elle vous en reste ?

MASCARILLE. Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste.

Promettez à leurs vœux votre consentement,

Et je veux m'exposer au plus dur châtement,

Si de sa propre bouche elle ne vous confesse

Et la foi qui l'engage, et l'ardeur qui la presse.

ALBERT. Il faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte.)

MASCARILLE (à Valère). Allez, tout ira bien.

ALBERT. Hola, Lucile ! un mot.

VALÈRE (à Mascarille). Je crains...

MASCARILLE. Ne craignez rien.

SCÈNE IX.

LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Seigneur Albert, silence au moins. Enfin, madame

Toute chose conspire au bonheur de votre âme,

Et monsieur votre père, averti de vos feux,

Vous laisse votre époux, et confirme vos vœux,

Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,

Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE. Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

MASCARILLE. Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE. Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie

Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie.

VALÈRE. Pardon, charmant objet, un valet a parlé ;

Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE. Notre hymen !

VALÈRE. On sait tout, adorable Lucile :

Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE. Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALÈRE. C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :

Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme

A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.

Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,

Que c'était un secret que vous vouliez cacher ;

Et j'ai de mes transports forcé la violence

A ne point violer votre expresse défense :

Mais...

MASCARILLE. Eh bien ! oui, c'est moi : le grand mal que voilà !

LUCILE. Est-il une imposture égale à celle-là ?

Vous l'osez soutenir en ma présence même,

Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème ?

Oh ! le plaisant amant, dont la galante ardeur

Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,

Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,

Paye avec mon hymen qui me couvre de honte !

Quand tout contribuerait à votre passion,

Mon père, les destins, mon inclination,

On me verrait combattre, en ma juste colère,

Mon inclination, les destins et mon père,

Perdre même le jour, avant que de m'unir

A qui par ce moyen aurait cru m'obtenir.

Allez, et si mon sexe avecque bienséance

Se pouvait emporter à quelque violence,

Je vous apprendrais bien à me traiter ainsi.

VALÈRE (à Mascarille). C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.

(A Valère.)

(A Lucile.)

MASCARILLE. Laissez-moi lui parler. Eh ! madame, de grâce,

A quoi bon maintenant toute cette grimace ?

Quelle est votre pensée ? et quel bourru transport

Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort ?

Si monsieur votre père était homme farouche,

Passé : mais il permet que la raison le touche ;

Et lui-même m'a dit qu'une confession

Vous va tout obtenir de son affection.

Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte

A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte :

Mais s'il vous a fait prendre un peu de liberté,

Par un bon mariage on voit tout rajusté ;

Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consume,

Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.

On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'est ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été sans doute la première,
Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.
LUCILE. Quoi ! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités ?
ALBERT. Que veux-tu que je die ? une telle aventure
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE. Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.
LUCILE. Et quoi donc confesser ?
MASCARILLE. Quoi ? ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous. La belle raillerie !
LUCILE. Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître et moi ?

MASCARILLE. Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi ;
Et pour vous cette nuit fut douce pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.
LUCILE. C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.

(Elle lui donne un soufflet.)

SCÈNE X.

ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE. Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.
ALBERT. Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.

MASCARILLE. Et, nonobstant cela, qu'un diable en un instant
M'emporte si j'ai dit rien que de très-constant !

ALBERT. Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille
Si tu portes fort loin une audace pareille !

MASCARILLE. Voulez-vous deux témoins qui me justifront ?
ALBERT. Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

MASCARILLE. Leur rapport doit au mien donner toute créance.
ALBERT. Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE. Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.
ALBERT. Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE. Connaissez-vous Ormin, ce gros notaire habile ?...
ALBERT. Connais-tu bien Grimpan, le bourreau de la ville ?...

MASCARILLE. Et Simon le tailleur, jadis si recherché ?
ALBERT. Et la potence mise au milieu du marché ?

MASCARILLE. Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.
ALBERT. Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE. Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.
ALBERT. Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE. Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.
ALBERT. Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE. Et, pour signe, Lucile avait un voile noir.
ALBERT. Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE. Oh ! l'obstiné vieillard !
ALBERT. Oh ! le fourbe damnable !

Va, rends grâce à mes ans qui me font incapable
De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais :
Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCÈNE XI.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE. Eh bien ! ce beau succès que tu devais produire ?...
MASCARILLE. J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire.

Tout s'arme contre moi ; pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.

Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,

Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.

Adieu, monsieur.

VALÈRE. Non, non, ta fuite est superflue ;
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE. Je ne saurais mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verrait retardé.

VALÈRE. Suis-moi, traître, suis-moi ; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MASCARILLE (seul). Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour les péchés d'autrui !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE. L'aventure est fâcheuse.
ASCAGNE. Ah ! ma chère Frosine !

Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venue au point où la voilà,
N'est pas absolument pour en demeurer là ;
Il faut qu'elle passe outre ; et Lucile et Valère,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ses obscurités,
Par qui tous mes projets se verront avortés.

Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance :

C'est fait de sa tendresse. Et, quel que sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de bien et de famille ?

FROSINE. Je trouve que c'est là raisonner comme il faut :
Mais ces réflexions devaient venir plus tôt.

Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière ?
Il ne fallait pas être une grande sorcière
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui :

L'action le disait ; et, dès que je l'ai vue,
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

ASCAGNE. Que dois-je faire enfin ? mon trouble est sans pareil :
Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

FROSINE. Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrâce.

Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi :
Conseillez-moi, Frosine. Au point où je me voi,
Quel remède trouver ? dites, je vous en prie.

ASCAGNE. Hélas ! ne traitez point ceci de raillerie ;
C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
Que de rire et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE. Ascagne, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferais mon possible :

Mais que puis-je après tout ? je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE. Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.
FROSINE. Ah ! pour cela toujours il est assez bonne heure :

La mort est un remède à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE. Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE. Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aille voir
La... Mais Eraste vient, qui pourrait nous distraire.

Nous pourrons, en marchant, parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCÈNE II.

ÉRASTE, GROS-BENÉ.

ÉRASTE. Encore rebuté ?
GROS-BENÉ. Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.

A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :

Va, va, je fais état de lui comme de toi,
Dis-lui qu'il se promène ; et, sur ce beau langage
Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage.

Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau
Lâchant un : Laissez-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle. Et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE. L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté !

Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse ?
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devait être sensible au bonheur d'un rival ?

Tout autre n'eût pas fait même chose à ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?
Je n'ai point attendu de serment de sa part ;
Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire.

Il cherche à s'excuser : et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu !
Loin d'assurer une âme, et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi, message, écrit, abord !

Ah ! sans doute, un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si faible offense ;
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Pécouvre assez pour moi tout le fond de son cœur.

Et de quel prix doit être à présent à mon âme
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai ;
Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-BENÉ. Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.

Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute.

Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !
Je veux être pendu si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE. Pour moi, sur toute chose un mépris me surprend ;
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-BENÉ. Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme ;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.

Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :

Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans, aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera :

D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :

Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par ses compas,
Plus voyons arriver de certains embarras ;

La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive ; et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à kuhau ; l'un demande du mou,
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où :

Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer : d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.

Or, par comparaison, car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude :

Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave et tantôt au grenier :

Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui, par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE. C'est fort bien raisonner.

GROS-BENÉ. Assez bien, Dieu merci.
Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici :

ÉRASTE. Ne te mets pas en peine.

GROS-BENÉ. J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III.

LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-BENÉ.

MARINETTE. Je l'aperçois encor ; mais ne vous rendez point.
LUCILE. Ne me soupçonne pas d'être faible à ce point.

MARINETTE. Il vient à nous.
ÉRASTE. Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme,
C'en est fait ; je me veux guérir, et connais bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence ;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.

Je l'avouerais, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres ;
Et le ravissement où j'étais dans mes sens
Les aurait préférés à des sceptres offerts.

Qui, mon amour pour vous sans doute était extrême ;
Je vivais tout en vous ; et, je l'avouerais même,
Peut-être qu'après tout j'aurais, quoique outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé ;

Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.

Mais enfin il n'importe ; et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous auez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE. Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE. Eh bien ! madame, eh bien ! ils seront satisfaits,
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

LUCILE. Tant mieux ; c'est m'obliger.

ÉRASTE. Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole ; eussé-je un faible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE. Ce serait bien en vain.

ÉRASTE. Moi-même de cent coups je percerais mon sein,
Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.